

développer les immenses ressources naturelles du Mexique. Son appel fut entendu. Des Français se chargèrent de l'industrie de la confection des tissus et des hardes ; les Allemands prirent à leur compte les mines de fer ; les Américains et les Canadiens se chargèrent des chemins de fer et des tramways urbains ; les Anglais se lancèrent dans l'exploitation des puits de pétrole.

Devant cette installation d'entreprises étrangères de plus en plus nombreuses sur le sol mexicain, Madero crut le moment venu de faire valoir ses utopies aux yeux du peuple. Ces utopies étaient celles du socialisme et du communisme. Très riche pourtant lui-même, Madero, qui fut un peu le Jaurès mexicain, s'était lancé dans la propagande socialiste, soulevant le peuple contre la propriété... des autres et surtout des étrangers. Sus aux étrangers et à la propriété des riches ! tel fut le cri de guerre de la révolution mexicaine de 1910. Mais le chef communiste trouva sur son chemin un grand journaliste catholique, le rédacteur de *El País* de Mexico, qu'on pourrait appeler le Louis Veillot du Mexique, le célèbre Sanchez. Malheureusement, une fois les passions populaires déchaînées, passions de la cupidité et passions de l'orgueil nationaliste, les plus courageux lutteurs sont souvent écrasés. Le vieux président Porfirio Diaz eut beau décréter la nationalisation des chemins de fer, pour apaiser la populace, rien n'y fit. Et il dût se sauver en Espagne, où il est mort en bon chrétien.

Le règne des chefs de bandes commençait, au Mexique. A la porte de Mexico, Zapata, qui n'a jamais voulu accepter Madero, était maître de la banlieue et de la campagne avoisinante. Tout à fait au nord du Mexique, Carranza et Obregon, à la tête d'une armée de bandits, semaient l'anarchie. Le gouvernement américain, vexé de s'être vu refuser une concession sur la baie mexicaine de Magdalena, point stratégique de première importance, inclinait en faveur de Madero. A Vera-Cruz, le neveu de Porfirio, Félix Diaz inaugurait la contre-révolution.

Le mouvement de Félix Diaz n'alla pas loin. Il fut bientôt capturé par les troupes de Madero et jeté en prison, à Mexico, où il trouva le général Reyes. Les Loges maçonniques sauvèrent la vie à Diaz. A peine les deux prisonniers étaient-ils au cachot, que voici l'un des partisans de Félix Diaz, le général Mondragon